

*Martin Winckler*

## **Abraham et fils**

**MARTIN  
WINCKLER**

**P.O.L**

Abraham et fils

DU MÊME AUTEUR

*Aux éditions P.O.L*

*La Vacation*, roman, 1989 ; « J'ai Lu », 1999 ; « Folio », 2014.

*La Maladie de Sachs*, roman, 1998 ; « J'ai Lu », 1999 ; « Folio », 2005.

*Légendes*, récit, 2002 ; « Folio », 2003.

*Plumes d'Ange*, récit, 2003 ; « Folio », 2004.

*Les Trois Médecins*, roman, 2004 ; « Folio », 2005.

*Histoires en l'air*, 2008.

*Le Chœur des femmes*, roman, 2009 ; « Folio », 2011.

*En souvenir d'André*, roman, 2012 ; « Folio », 2014.

*Retrouvez Martin Winckler sur son blog*  
« Cavalier des touches » ([wincklersblog.blogspot.ca](http://wincklersblog.blogspot.ca))  
[martinwinckler@gmail.com](mailto:martinwinckler@gmail.com)



Martin Winckler

# Abraham et fils

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

## **Avertissement**

Les grands événements évoqués dans ces pages sont conformes à la vérité historique, et certains des lieux décrits sont *presque* réels.

Toutefois, les personnages de ce livre sont imaginaires.  
Mon tout est donc un roman.

*À Claude Pujade-Renaud et Daniel  
Zimmermann, écrivains et parents en  
écriture.*

*À Thierry Fourreau, écrivain et  
accoucheur de livres.*





*Écoute! Ouvre grand tes oreilles et écoute!*  
Jules Verne, *Michel Strogoff*



## PRÉAMBULE

On embarque dans une histoire comme on part en voyage.

Certains aiment les croisières en paquebot. Ils somnolent dans un transat sur le pont brûlant de soleil et se laissent porter tout le jour, un cocktail à la main, avant d'aller rêver dans leur cabine de luxe. D'autres embarquent dans un sous-marin vitré pour se coller le nez sur le grand hublot et découvrir des mondes inexplorés, suivre des bancs de poissons, longer des galères englouties, regarder des plongeurs combattre un requin ou remonter un coffre des abysses. D'autres encore préfèrent s'élancer dans l'espace – l'ultime frontière – à la recherche de nouvelles formes de vie, de civilisations inconnues, pour se rendre là où nul n'est jamais allé. D'autres enfin s'asseyent à la terrasse d'un bistro pour regarder les lève-tôt entrer à la boulangerie, les épiciers sortir leurs cageots, les couche-tard regagner leur antre, les mères emmener leurs enfants à l'école.

Bref, les histoires sont faites pour nous mener en bateau et c'est pour naviguer qu'on embarque, sans toujours savoir où on va.

L'avantage d'une histoire c'est que, contrairement à un voyage en train ou en avion, si jamais elle se traîne, on peut sauter en marche ; quand elle va trop vite, on peut ralentir ; et si elle fait naufrage, on se sent irrité ou déçu, mais on en sort indemne.

En principe.

Nous aimons tellement les histoires qu'il ne nous suffit pas d'en écouter, nous aimons les réentendre, les redire et en inventer à notre tour. Je suis sûr que vous en avez plus d'une dans votre sac.

Moi qui vous parle, j'en ai une ribambelle.

Leur vaisseau immobile est une maison ancienne plantée dans un grand bourg français, au milieu de la Beauce.

Des maisons comme celle-là, on en voit la photo tous les jours dans les vitrines d'agences immobilières ou sur les pages des journaux d'annonces. Sur le papier, quand l'une d'elles paraît intéressante on se dit « Pourquoi pas ? » et on décide d'aller voir. Arrivé devant, on fronce parfois les sourcils : est-ce qu'elle est faite pour moi ? Et moi, pour elle ? S'installer dans une maison de ville, ce n'est pas comme s'élancer dans les grands espaces. Ça demande un état d'esprit bien particulier.

D'abord, toutes les maisons ne sont pas identiques. Toutes n'ont pas été conçues, dessinées, fondées et édifiées de la même manière. Certaines ont été taillées au cordeau, fignées dans les moindres détails par un architecte vedette pour un commanditaire richissime ; d'autres sont faites de simples cubes posés les uns sur les autres. Et la plus humble ferme au milieu du bocage, après que ses propriétaires lui auront rajouté une verrière pour y faire leur salle à manger, installé un piano à queue et une cheminée dans le salon, pavé la terrasse sous les grands arbres, transformé le bassin en piscine, planté un potager et paysagé le jardin, aura tout d'un petit paradis.

Mais quand on se tient devant une maison, tout ça n'est pas visible du premier coup : difficile de savoir ce que cache la façade, ce qu'on trouvera au-delà de la grille ou du mur.

Je vous vois hésiter devant cette maison-ci, et ça ne m'étonne pas. Ses murs et ses histoires ne payent pas de mine, mais si vous prenez la peine d'entrer et le temps d'écouter, je crois que vous ne le regretterez pas. Et je dois vous prévenir : vous allez peut-être sourire devant des phrases maladroites, froncer les sourcils en abordant des chapitres qui ne s'ouvrent pas très bien ou se referment de manière un peu brutale, vous heurter à des transitions qui semblent ne conduire nulle part. Vous allez peut-être devoir vous faufiler dans des passages un peu inconfortables, vous frotter à des tapisseries poussiéreuses, vous perdre dans des recoins obscurs. Avant de vous sentir chez vous, il faudra vous acclimater à ces bizarreries. Ça peut prendre un moment.

D'autant que les histoires sont un peu en désordre. De loin, elles ressemblent à une grosse pelote de ficelles emmêlées. Mais ce sont *mes* histoires, je sais sur quel bout tirer pour les dérouler toutes. Et je sais par laquelle commencer.

Celle d'un père et de son fils.

Si ça vous tente, je vous en prie, entrez et faites comme chez vous. Accrochez votre manteau dans la penderie et venez vous asseoir dans la salle à manger, sur un fauteuil ou dans le canapé. Voulez-vous un café ou une tasse de thé? Il y a aussi du jus de fruits dans le réfrigérateur, si vous préférez. Non, non, je vous l'ai dit, vous ne me dérangez pas. Pour tout vous dire, ça me fait plaisir. Cette histoire, et toutes celles qui s'y accrochent, je les porte en moi depuis longtemps ; j'ai hâte de vous les raconter.

Si vous avez le temps.

Et – nous sommes bien d'accord? – si vous avez envie.

Ici, on ne force personne.

Ce n'est pas le genre de la maison.

**Première époque**

**MARS 1963 - AOÛT 1963**





## L'ARRIVÉE

Commençons par leur apparition un beau jour de printemps, au début des années soixante, sur la Grand-Place de Tilliers, ma petite ville au milieu des blés.

Enfin, quand je dis « leur apparition », c'est une image : ils sont arrivés en voiture.

Et, pardon, j'ai oublié de vous le préciser : ce que je vous raconte, je n'en ai pas toujours été le témoin direct. J'en ai vu se dérouler la plus grande partie – l'essentiel, pour ainsi dire. Le reste, je le tiens de source sûre.

Un jour, j'ai entendu parler d'individus à la mémoire infallible, qui se souviennent de tout ce qu'ils ont vécu. Il n'y en a qu'une poignée sur toute la Terre, et ce sont surtout des femmes. Elles se rappellent précisément ce qu'elles ont fait le 14 juillet 1973 entre le bal et le feu d'artifice ; elles peuvent décrire les vêtements que portait la belle-mère du marié aux noces de leur meilleure amie ; elles sont capables de nommer tous les objets qu'elles ont mis en carton après la mort de leur père.

Je suis un peu comme ces femmes-là. J'ai une très bonne mémoire. Pas parfaite – parfois, j'ai des trous –, mais bien meilleure, tout de même, que la plupart des gens. Je me souviens de tout ce qui s'est passé entre ces murs, de tout ce qui s'y est dit, de tout ce qui s'y est vu, de ce qu'on y a caché.

Et je me souviens aussi de tout ce qu'on m'a raconté, de près ou de loin. C'est un bienfait et une malédiction. Quand on a une mémoire comme la mienne, on ne se rappelle pas seulement les faits et gestes, mais aussi les mots, les soupirs, les émotions. Surtout les émotions. Ces souvenirs-là sont les plus délicats, parfois les plus inconfortables. Et ils ne reviennent pas quand on l'a décidé : dans le grenier de ma mémoire, tout n'est pas rangé dans l'ordre, les épisodes jouent à cache-cache avec le temps. Certains sont devant, frais et vifs comme s'ils venaient d'être vécus. D'autres, assoupis au fond, se réveillent sans prévenir... Alors vous me pardonnerez si, parfois, je prends des chemins de traverse, si je vais et viens au point que vous ne savez plus de quand je parle, si je me répète de temps à autre, et si tout ce que je vous raconte n'est pas tout à fait dans l'ordre. Mes souvenirs se superposent et se chevauchent. Pour tout vous dire, les digressions, c'est un peu mon péché mignon.

\*

Et donc – où en étais-je ? Ah, oui – même si je n'ai pas pu la voir, j'imagine très bien leur arrivée.

Ils avaient voyagé dans une Dauphine jaune à immatriculation temporaire, à la portière avant gauche d'une teinte un peu différente, et qui faisait beaucoup de bruit.

La voici qui émerge de la rue Royale et roule en pétaradant sur la Grand-Place, et c'est un événement; à l'époque tout le monde se connaît par ici, et une voiture qui ne dit rien à personne et s'arrête juste devant le monument aux morts, ça attire l'attention. Car au début des années soixante, à Tilliers, *personne* ne gare sa voiture devant le monument aux morts; ni un jour de semaine – ce serait mal vu; ni le samedi – c'est jour de marché; et encore moins le dimanche, jour de rassemblement. Il y a de bonnes raisons pour ça.

Mais le chauffeur de la Dauphine n'est pas d'ici, et il choisit de se garer là parce qu'il est trois heures de l'après-midi. Sur la Grand-Place comme dans toute la plaine de Beauce, en ce jour de printemps, le soleil est de plomb et il n'y a pas d'ombre ailleurs que sous la statue du héros de la Grande Guerre.

Ce qui étonne aussi les témoins de la scène, j'imagine, c'est de voir un homme de la carrure d'un John Wayne, mais au visage patibulaire – Edward G. Robinson dans *Le Criminel* ou Charles Vanel dans *Les Diaboliques* –, s'extirper de la petite voiture une cigarette pendue à la lèvre inférieure et regarder autour de lui comme le ferait un cavalier de western à la fin d'un long périple : assis sur son cheval immobile au sommet de la colline, il retire son *stetson*, passe une main noueuse dans ses cheveux courts, brosse son couvre-chef du revers de sa manche, s'appuie

des deux mains sur le pommeau de sa selle, soulève ses fesses endolories. Pendant une seconde, la caméra s'arrête sur son visage impassible, ses yeux mi-clos, ses sourcils froncés. Dans le plan suivant, il contemple, en contrebas, les premiers bâtiments d'une bourgade inconnue.

Lui, je le vois très bien scruter la place d'un regard circulaire et hocher la tête en faisant la grimace ; et je jurerais l'entendre murmurer entre ses dents *Qu'est-ce que je viens foutre ici ?* Ou quelque chose d'approchant.

À présent, il pose la main sur le toit brûlant de la Dauphine et se penche vers l'enfant assis à l'arrière. Le garçon ouvre la fenêtre. L'homme le rassure de quelques mots et, tandis que la vitre remonte, il remet son couvre-chef, ôte la clope de ses lèvres pour en retirer le bout ramolli et l'expédier au loin d'une pichenette, se fiche le reste au coin de la bouche et dirige son grand corps lourd de fatigue vers l'hôtel des Artistes, l'un des rares de la ville et le seul dans le quartier.

Je n'étais pas dans le hall, bien sûr, mais on m'a soufflé que lorsque l'étranger est entré, Léon Renoir – l'hôtelier – l'a regardé de travers. Le nouvel arrivant lui semblait triplement suspect : d'abord parce qu'il ne l'avait jamais vu ; ensuite parce que sa taille et sa gueule avaient quelque chose d'impressionnant ; enfin, parce que *l'étrangèreté* se lisait sur son visage... comme le nez au milieu de la figure, si vous me permettez l'expression.

Léon – qui, à ce moment-là, est à mille lieues d'imaginer qu'ils apprendront à bien se connaître – entend la voix calme et douce du géant à tête de molosse demander s'il a